

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le ver

Gilbert Choquette

Volume 4, Number 22, April 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Choquette, G. (1962). Le ver. *Liberté*, 4(22), 209–210.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1962

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le ver

Je n'avais point d'outil, voulant travailler. C'est ainsi que tout a commencé. Inquiet comme j'étais je n'avais que la ressource de marcher au ras, très au ras du sol, comme un ver. Je me coulais parmi la métaphysique des préceptes, me nourrissant de l'un rejetant l'autre, en sorte de me faire une " belle personnalité ". Au loin les cigognes chantaient. Je n'écoutais rien. Que m'importait leur exotisme ? Ce que je cherchais était en moi ou n'était pas. Ainsi m'avait-on dit au départ.

Un jour que je ne souffrais pas plus que d'habitude, vint à moi un chien dégoûtant et cruel. Ce fut immédiatement pour moi le symbole de l'humanité. J'avais beau raisonner ma tête vermiculaire, je ne pouvais lui arracher cela de l'esprit. Je crachais moralement sur ce chien. Je me disais : si je ne l'aime pas, du moins lui fais-je l'honneur de le détester. Et cela me donnait bonne conscience. L'essentiel était que ce chien m'importât. A mesure que je vieillissais avec lui sur la conscience, je m'endormais dans une espèce de soupe empoisonnée dont je me demandais qui me l'avait préparée, et si je n'étais pas fou. Du reste ma langue ne m'obéissait plus guère, en sorte que je ne pouvais rien goûter, sauf peut-être mon coeur dont je me nourrissais quelque peu pour survivre.

J'avais beau leur expliquer tout cela, personne ne comprenait. Seulement une petite fille de deux ou trois ans environ qui ressemblait à un nuage nimbostratus. Elle m'arrosait avec un arrosoir et, sans s'opposer au chien, lui disait parfois de dures vérités. C'était sa mentalité que j'admirais le plus. Elle était très égale d'humeur, quoique plutôt triste. Comme si elle avait vécu dans l'eau profonde où tout vous berce, où tout vous indiffère jusqu'au sang. Je me consolais d'être ver en pensant que je n'avais pas de sang, ou si peu. Mais elle, la petite, voyait beaucoup plus loin que moi, et pour cela même avait besoin d'affection supplémentaire. Quand elle criait, ce qui lui arrivait, on l'entendait. Elle avait ses ancêtres et ses descendants qui n'étaient jamais très loin. Moi, quand je criais, c'est comme si j'avais chanté car personne ne m'entendait. A tel point que je finis par douter si je vivais. A partir de ce moment, j'aspirais chaque jour un peu plus à la nullité totale. La petite elle-même s'éloignait, s'éloignait, sans que j'eusse le cœur de la mettre en garde. Elle pouvait bien s'éloigner avec le chien dégoûtant et cruel, cela me devenait égal comme la pluie. Mais ce qui devait se produire se produisit. La fillette fut prise de la gale à cause de ses étreintes avec le chien galeux. Cela me faisait de la peine de la voir faire l'amour avec lui. Mais que pouvais-je faire, moi, ver ? Ce qui lui arrivait, elle l'avait bien cherché. Elle dépérissait sinon joyeusement du moins sans s'en apercevoir, ce qui est un avantage. Pour n'y pas penser, je me rabattais sur mes jeux de l'esprit qui du moins m'empêchaient de vivre, ce malheur.

Mon corps retrécissait au profit de ma tête. Ma sensualité naturelle de ver solitaire s'en trouva de ce fait fortement réduite, avec l'effet d'aiguiser encore ma sagacité intellectuelle. Tout s'éloignait de moi, toute cette réalité qui avait été mon combat sublime s'amenuisait, s'estompait, pour se trouver enfin ramenée à sa juste (et au fond innocente) valeur. D'ami je ne conservai un temps qu'un soleil d'arrière-saison qui allait disparaissant avec art et suavité, tels ces événements dont on ne prend conscience qu'une fois mort et bien enterré.

Gilbert CHOQUETTE